

§ V

Bas-relief de Méchhed-Mourgab. — Bas-reliefs du palais de Darius. — Combat du roi et du Monstre. — Lutte du Lion et du Taureau. — Rampes des palais. — Bas-relief de l'apadâna aux cent colonnes. — Dais royal. Costume des Perses et costume des Mèdes. — Armes. — Taureaux ailés. — Intailles. — Monnaies. — Caractères généraux de la sculpture persépolitaine.

A Méchhed-Mourgab et à Persépolis, les bas-reliefs sont répandus à profusion sur toutes les surfaces lisses des pierres utilisées dans le monument, c'est-à-dire sur les tableaux des portes et sur les murs supportant les escaliers des palais. Leur place dans l'édifice résulte donc de la position qu'occupent les matériaux susceptibles de les recevoir.

La plus ancienne sculpture perse est celle qui reproduit, à mon avis, les traits du grand Cyrus (T. I, Pl. XVII). J'ai déjà décrit avec détail ce bas-relief, et je n'en reparlerais pas s'il ne se rattachait autant par les attributs placés autour de l'image que par le style de l'œuvre aux traditions assyriennes, et si par cela même il ne marquait une transition entre l'art ninivite et l'art persépolitain.

Le relief est faible, le dessin de la tête, du bras et de la main est déjà soigné. J'ai comparé cette figure au guerrier improprement désigné sous le nom de *Soldat de Marathon*. Quand on a vu les deux originaux, cette impression est très persistante, bien que l'œuvre perse l'emporte de beaucoup en délicatesse sur le bas-relief grec.

Nous ne connaissons aucune sculpture remontant au règne tourmenté de Cambyse II. Darius et ses successeurs ont laissé, au contraire, un assez grand nombre de bas-reliefs pour que certains d'entre eux nous soient parvenus en bon état. En faisant un choix entre ces derniers, il m'a été possible de donner un spécimen de chacun des sujets traités dans les palais des princes achéménides.

La scène la plus souvent reproduite à Persépolis est imitée d'un épisode légendaire des chasses d'Isdubar, le non moins légendaire roi de Chaldée. Ce mythe, comme on le sait, est un des plus anciens qu'aient traités les graveurs chaldéens. On en retrouve des représentations sur les plus vieux cylindres (Fig. 112) ¹.

1. *Recherches sur la glyptique orientale*, J. Ménant (pl. II, fig. 2 et 3, p. 65 et *passim*).

Un lion, un taureau, parfois aussi un animal fantastique, se dresse sur ses pattes de derrière et se précipite sur le souverain (Pl. XVII).

Le monarque reçoit le choc de la bête sauvage avec le calme dont ne doit jamais se départir un souverain oriental; de sa main gauche, il maintient la tête de l'animal, tandis que, de la main droite, il lui plante une dague en pleine poitrine.

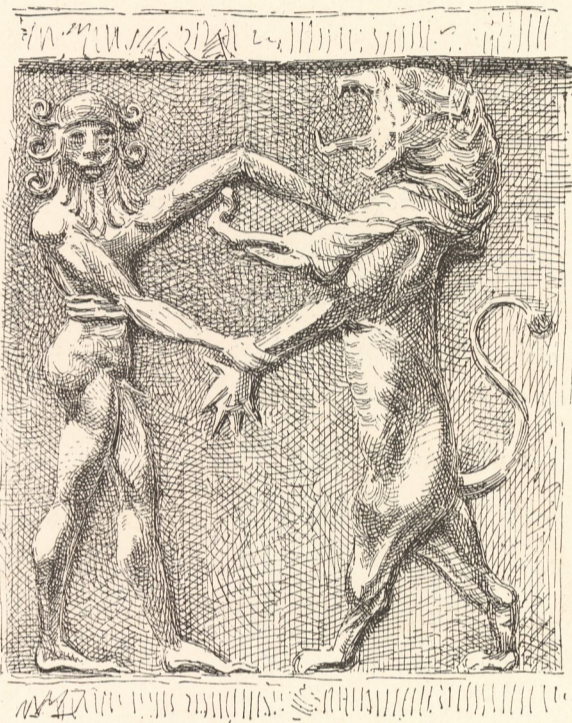


Fig. 112. — Combat d'Isdubar et d'un monstre.

Cylindre chaldéen archaïque (Collection de Clercq).

Le dessin et le modelé de l'œuvre perse sont d'un bon style, l'exécution parfaite. La musculature du monstre est bien étudiée, les vêtements du roi sont drapés avec une certaine science. Tout le sujet est fort en saillie sur le nu de la pierre; les plans ne sont plus indiqués comme dans le portrait de Cyrus ou les bas-reliefs égyptiens et assyriens par la disposition des contours, mais par la dégradation des reliefs.

Les Grecs archaïques s'inspirèrent, eux aussi, de la chasse d'Isdubar et l'ajustèrent à des sujets tirés de leur mythologie nationale; ils se contentèrent de modifier le costume ou la figure du héros et du monstre, mais respectèrent toutes les attitudes.

Il est intéressant, à cet égard, de mettre en face de l'œuvre persépolitaine une peinture grecque du VII^e siècle représentant la lutte de Thésée et du Minotaure (Fig. 113)¹ et un bas-relief de la nécropole de Xanthe remontant à peu près à

1. Ce skyphos a été publié par M. Rayet (*Gazette archéologique*, 1884). Il provient de sa collection;

l'époque de Cyrus, où le sculpteur nous fait assister au combat d'Hercule contre le lion de Némée (Pl. XVI). Le même mythe chaldéen a inspiré les trois artistes : Darius, Thésée, Hercule, procèdent aussi légitimement d'Isdubar que le Minotaure, le lion de Némée et le monstre perse du taureau androcéphale et des bêtes tuées par le héros chaldéen. Figé dans le même moule hiératique, on retrouve sous ces diffé-



Fig. 113. — Thésée et le Minotaure
(D'après une peinture exécutée sur un skyphos grec).

rents aspects le même squelette, le même mannequin. Ne dirait-on pas que pendant plus de trois mille ans les sculpteurs du monde ancien, sauf les artistes d'Égypte, se soient repassé un modèle rigide inventé en Chaldée et se soient contentés de le couvrir d'oripeaux différents? C'est à peine, en effet, si des tableaux de provenance si diverse se différencient au premier abord par la nudité des chasseurs ionien et chaldéen. A ce détail pourtant les tendances de l'art grec se font déjà pressentir.

Il faut bien l'avouer, le sculpteur perse était dès cette époque supérieur au sculpteur ionien. Les Iraniens s'étaient inspirés aux mêmes sources que les Hellènes et avaient, dans leur premier essor, produit des œuvres remarquables, mais ils

Voir également, à ce sujet, une pierre gravée découverte dans les fouilles de Mycènes (Schliemann, *Mycènes*, p. 254, fig. 253).

ne tardèrent pas à s'arrêter en route, tandis que les Grecs continuaient à s'avancer à grands pas dans la voie qui devait rapidement les mener à la perfection.

Le bas-relief précédent provient du palais de Darius, palais dont j'ai donné la restitution, et décore le tableau de la porte qui mettait en communication le porche avec les pièces situées dans l'aile droite de l'édifice. On le distingue dans la photographie générale des ruines de ce monument (T. II, Pl. XXII).

Sur la porte centrale du même palais, Darius n'est plus représenté dans l'attitude du roi chasseur. Le monarque sort, il est suivi de deux officiers portant le parasol et le flabellum (T. II, Pl. XVI). Le sujet est traité avec les qualités et les défauts de goût inhérents au style solennel des Achéménides. C'est ainsi que l'artiste, pour indiquer par un artifice flatteur le rang suprême dont son modèle est revêtu, a donné au khchâyathiya une stature plus élevée qu'à ses deux suivants. L'ombrelle que le serviteur tient au-dessus de la tête du souverain n'a pas seulement pour objet de servir d'abri; le parasol, instrument bien précieux dans un pays où le soleil est aussi brûlant qu'en Perse, ne pouvait être porté sans doute, chez les Iraniens et chez les Assyriens, que derrière le roi, les princes et les gouverneurs des provinces. La haute canne sur laquelle s'appuie le monarque est, à n'en pas douter, un autre insigne royal; elle est restée de nos jours l'apanage exclusif des plus hauts personnages du clergé chiite.

Je citerai encore, dans le palais de Darius, un bas-relief placé à l'extrémité inférieure du mur de soutènement supportant l'escalier (Pl. XVIII). Il représente le combat d'une sorte de taureau avec un lion. La bête sauvage mord à la cuisse son ennemi, et d'un coup de sa puissante patte lui brise les reins. Les attitudes sont vraies, l'épaule et la patte du lion supérieurement traitées, mais l'ensemble du sujet perd beaucoup par le fait même de son caractère hiératique.

On reconnaît dans la tête de l'animal attaqué les principaux traits des taureaux placés comme chapiteaux au-dessus des colonnes extérieures des palais; cette scène, pas plus que les chapiteaux bicéphales, n'avait un sens symbolique. J'ai donné (*supra*, p. 64) les raisons qui m'empêchaient de voir dans les chapiteaux persépolitains l'image des nations vaincues par le grand roi; la défaite du taureau n'est pas allégorique et ne correspond pas non plus aux victoires du lion de Perse. Les Iraniens, après avoir imité des étrangers le type du chapiteau, empruntèrent à l'imagerie chaldéenne le sujet du bas-relief. Cette représentation est de celles qui furent le plus souvent traitées dans l'antiquité. Elle est gravée sur les cylindres babyloniens

(Fig. 114) et assyriens, sur des vases, des cachets et des pierres de l'époque des Atrides¹, et sculptée sur les tombeaux de Xanthe (Pl. XVI).

Un détail bien particulier aux reproductions perses et ioniennes montre avec clarté la liaison des écoles primitives de l'Iran et des colonies grecques. Dans les deux bas-reliefs, la crinière du lion est représentée par une superposition d'écaillés

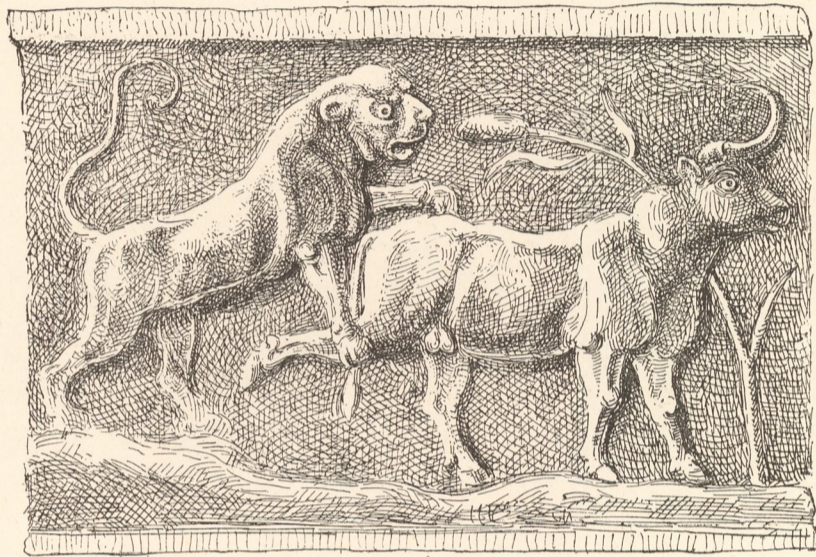


Fig. 114. — Cylindre chaldéen
(Cabinet des Médailles).

frisées à leur extrémité. C'est là, évidemment, la traduction conventionnelle des poils que les Assyriens traitaient avec quelque symétrie, mais qu'ils rendaient cependant d'une manière plus réaliste que leurs successeurs.

Au-dessus du triangle occupé par ce dernier bas-relief, on voit des serviteurs chargés de vivres monter les marches fictives de l'escalier reproduit sur le parement extérieur de la balustrade (T. II, Pl. XV). L'idée de cette singulière ornementation est peut-être égyptienne. Sur les bords du Nil, les personnages disposés le long des degrés sont en général des prêtres faisant partie des théories qui se déroulaient à certaines fêtes dans les cours et sur les terrasses. Il ne saurait être question, à Persépolis, de cérémonies religieuses; il est à présumer que nous assistons aux défilés des cadeaux offerts aux fêtes du Nôrouz à tous les souverains iraniens.

Les bas-reliefs que je viens de décrire sont communs à tous les palais persépolitains; dans l'apadâna aux cent colonnes, les dimensions considérables

1. Schliemann, *Mycènes*, p. 391, fig. 470 et 471.

des grandes portes ont permis aux sculpteurs de varier leurs sujets. Au premier registre du bas-relief reproduit (Pl. XIX), l'artiste a représenté un khchâyathiya assis sur un trône élevé. Sous les pieds du souverain est placé un tabouret, sa tête est protégée par un dais gardé par quatre soldats. Un flabellifère évente le roi, des

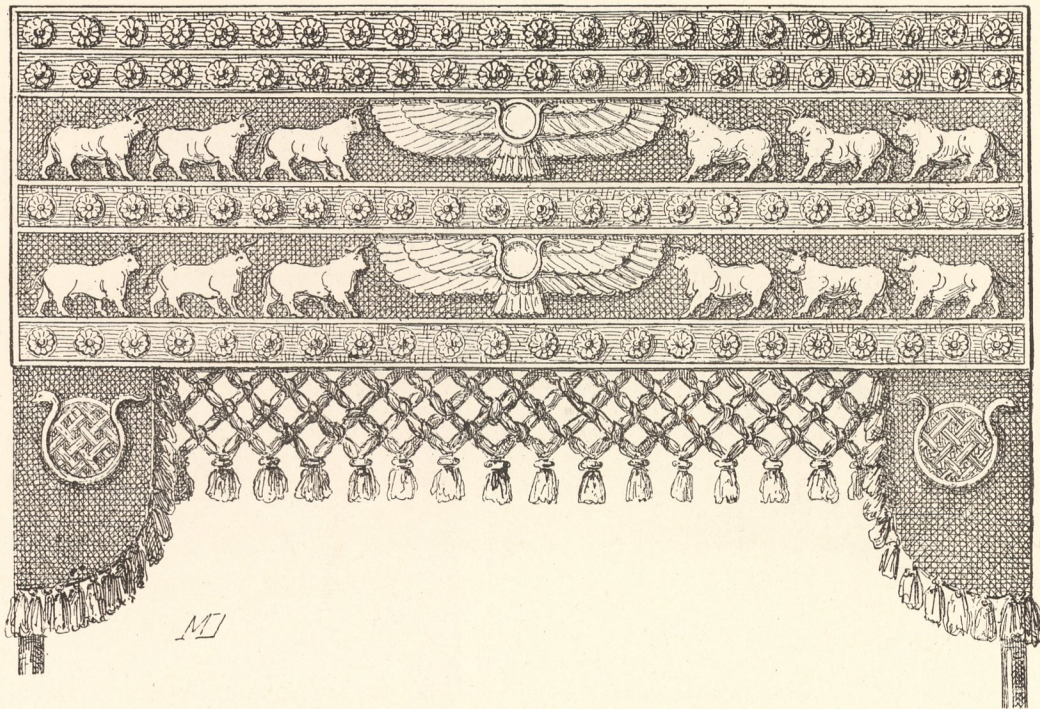


Fig. 115. — Dais royal achéménide.

Restitution d'après les bas-reliefs persépolitains.

brûle-parfums sont placés devant le trône. Un officier que désigne le sabre passé à sa ceinture apporte sur son épaule gauche un sac ou un ballot. Il présente peut-être au roi le tribut monnayé exigé de quelques satrapies.

Dans les registres inférieurs, on reconnaît à leur longue robe et à leur coiffure les gardes particuliers du roi. Quelques-uns, comme les soldats placés au bas de l'escalier du petit palais, portent la lance; d'autres sont armés en outre du carquois et des flèches dont les Parthes firent plus tard un si terrible usage contre les légionnaires romains.

Le trône a la forme des sièges que les Assyriens avaient empruntés à l'Égypte. Le dais, fait en étoffe, est orné d'un dessin très curieux (Fig. 115). Chaque pente se compose de deux litres semblables lourdement brodées. A une litre couverte d'anthémions succède une bande décorée de taureaux pareils à ceux qui gar-

nissent la corniche des tombeaux royaux; au centre apparaît l'emblème ailé d'Aouramazda. La litre inférieure se termine par un galon couvert d'anthémions et par une frange épaisse; des coins ronds garnissent les angles.

La superposition des emblèmes ailés donne à cette draperie l'aspect d'une tente égyptienne, mais la procession de taureaux, les galons, les franges, la riche broderie sont d'origine assyrienne. Je ne saurais dire de quelle étoffe était faite la tente; quant aux broderies, elles devaient être exécutées avec des fils d'or. Plutarque, qui avait sérieusement étudié les historiens d'Alexandre, parle des dais en or au-dessous desquels s'asseyaient les rois de Perse¹. Cette hypothèse n'a rien en elle-même d'invraisemblable, tant était grande la richesse des monarques iraniens: en tout cas, si le modèle était égyptien ou assyrien, le travail était perse, ou tout au moins babylonien.

Les tombeaux des rois sont également surmontés d'un bas-relief dont j'ai déjà eu l'occasion de parler (Pl. IV). Le prince, élevé sur un piédestal formé de trois degrés, fait face à un pyrée et adresse une invocation au dieu Aouramazda, qui plane dans les airs à côté de la lune naissante. Le souverain s'appuie non sur une canne, mais sur un arc. Il semble que cette arme emblématique fut empruntée au symbolisme assyrien.

Le bâton de commandement était-il un insigne laïque et l'arc un emblème religieux?

Au-dessous du roi nous retrouvons son escorte habituelle, disposée comme les soldats qui soutiennent le trône de Sennachérib²; sur les côtés sont placés ses amis les plus intimes, au nombre desquels nous retrouvons les noms des conjurés qui l'aidèrent à renverser Gaumata (page 3, note 1).

Ces sculptures, en dehors même de leur valeur artistique, sont du plus haut intérêt, car elles nous donnent sur les costumes des Perses des renseignements d'autant plus certains qu'ils sont confirmés par Hérodote et Strabon, par les figures frappées sur les monnaies achéménides, par la célèbre mosaïque de Pompéi représentant sans doute la bataille d'Arbelles, et enfin par les traditions locales.

Cyrus est couvert d'une tunique ajustée et boutonnée sur le côté. Des poils sortent du revers de ce vêtement dans lequel il est facile de reconnaître la *perside*

1. Plutarque, *Alexandre*, § 48.

2. Voir Perrot, *Hist. de l'art, Assyrie*, p. 519, fig. 237.

faite en peau de bête, décrite par Hérodote¹ et par Aristophane². Cet habit était et est resté le vêtement national des Perses. Après la conquête de la Médie, les vainqueurs adoptèrent les costumes efféminés des Aryens du Nord et échangèrent leur tunique de peau, qui convenait si bien aux durs guerriers du Fars, contre les longues robes brodées des seigneurs d'Ecbatane.

Hérodote signale cette modification de costume, et Strabon³ lui-même, en décrivant les mœurs des Aryens du Sud et du Nord, nous apprend que les rois achéménides de la deuxième race et les seigneurs de leur cour avaient adopté les jupes des femmes mèdes, leurs triples pantalons, leurs doubles vestes et leur manteau. La première tunique était blanche, elle avait la forme d'une chemise à manches et s'arrêtait au genou; la tunique extérieure était brodée de fleurs et tombait sur les pieds, elle consistait en un jupon plissé ajusté à la taille; le manteau, sorte de grand collet, était pourpre en hiver, brodé de fleurs en été. Quant à la coiffure, elle consistait dans la mitre ou turban, et la tiare faite en laine foulée. Cette partie du costume était caractéristique des Aryens; tous les auteurs anciens en parlent, et Hérodote va jusqu'à attribuer à son action malfaisante la fragilité et le peu d'épaisseur du crâne des Perses⁴.

Le changement de mode signalé par les historiens grecs au moment où l'hégémonie de l'Iran passa entre les mains des Perses était réel. Le costume donné à Darius et à ses successeurs sur les bas-reliefs du Takhtè-Djemchid diffère en tous points de celui de Cyrus, alors que les uns et les autres concordent exactement avec les descriptions qui nous en sont parvenues. Ces faits ont leur importance : leur constatation prouve une fois de plus que la sculpture et les édifices de

1. Hérodote, I, 71 : « Les Perses portent des pantalons de cuir et des vêtements de cuir. » Et plus loin (I, 135) : « Les Perses adoptent facilement les coutumes étrangères; ils ont trouvé plus beau que le leur le costume des Mèdes, et ils le portent, de même qu'à la guerre la cuirasse des Égyptiens. »

2. *Les Guêpes*.

3. Strabon, l. XV, § III, 19.

4. Hérodote, III, 12 : « J'ai vu là une chose très surprenante que les habitants m'ont signalée. Les ossements de ceux qui, de chaque côté, sont morts dans le combat (de Cambyse contre Psamménit sur la bouche pélusienne du Nil) gisent séparés, ceux des Perses d'un côté, ceux des Égyptiens de l'autre, à la même distance qu'avant de se prendre corps à corps, et les crânes des Perses sont si faibles que si tu veux les frapper avec un seul petit caillou tu les perces; ceux des Égyptiens, au contraire, sont si durs que tu les romprais difficilement en les heurtant avec une grosse pierre. Ils m'en ont donné le motif, et je n'ai pas eu de peine à le croire : c'est que les Égyptiens commencent tout enfants à se raser la tête et que leur crâne s'épaissit par l'action du soleil. La même cause conserve leur chevelure; en effet, nulle part on ne verrait aussi peu de chauves qu'en Égypte : voilà donc pourquoi leur crâne est si dur. Celui des Perses, au contraire, n'a point de force, parce qu'ils se tiennent à l'ombre dès le jeune âge en portant des tiars de laine foulée. J'ai vu ces choses comme elles sont, et j'ai fait la même remarque à Paprémis.... »

Méchhed-Mourgab sont plus anciens que les monuments persépolitains, et que le bas-relief retrouvé dans cette ville (T. I, Pl. XVII) représente bien le grand Cyrus.

Les bas-reliefs nous apprennent encore que le costume médique était porté de deux manières distinctes. A la chasse, à la guerre, et probablement dans toutes les occasions où ils avaient besoin de leur liberté d'action, les grands seigneurs perses relevaient leur jupe dans la ceinture et rejetaient leur manteau sur l'épaule. Tel Darius est représenté à Persépolis quand il tue le monstre (Pl. XVII), ou sur les dariques lorsqu'il lance des flèches (Fig. 120). A la cour, la robe tombait en longs plis jusque sur les pieds. Ce costume était aussi la tenue uniforme des gardes royaux, les immortels sans doute qui approchent le plus le souverain; tandis que d'autres soldats, ceux-là que leur service appelait souvent au dehors, portaient pour tout vêtement une tunique serrée à la taille et le pantalon, l'*anaxyris* qui signale les Parthes dans toutes les sculptures romaines.

La tiare et la mitre sont également reconnaissables. La tiare paraît être de deux modèles différents. Elle affecte la forme d'un tronc de cône comme la toque de nos juges et pare la tête du roi et de ses gardes particuliers, ou bien est hémisphérique; elle peut être faite d'ailleurs en feutre mou ou durci. La mitre est la coiffure du garde placé à la droite du dais, du flabellifère et des personnes qui gravissent l'escalier (T. II, Pl. XV, et T. III, Pl. XIX). Elle ressemble à s'y méprendre au bonnet italien dont on couvre toujours la tête du Dante, ou mieux encore au bachlik russe. Comme celui-ci, la mitre est formée d'un capuchon à longs pans, les extrémités s'enroulent autour de la tête, reviennent sous le menton et se rejettent sur les épaules. Parfois elle paraît se réduire à une simple pièce d'étoffe; en ce cas, on pourrait la comparer au petit haïk ou fouta des Arabes de la Susiane et de la Babylonie. Sous ces deux formes, la mitre se portait directement sur la tête ou était enroulée autour d'une tiare.

L'immutabilité est la loi traditionnelle de la Perse. Que l'on examine le portrait du gendarme adossé à la porte du palais de Darius (T. II, Pl. XVI), et l'on reconnaîtra dans sa double tunique la double robe médique, et dans son *kola* en feutre marron la mitre royale. Quant au bonnet hémisphérique, il est encore plus commun en Perse que la toque dont l'usage paraît être limité au Fars.

Les armes dont se servent les troupes sont aussi bien décrites dans Hérodote¹

1. VII, 61 : « Les Perses étaient ainsi équipés : ils portaient autour de la tête des tiars, comme ils les appellent, feutres sans apprêt; sur le corps, des cuirasses à manches composées de plusieurs pièces de

et dans Strabon que le costume lui-même. Le sabre, la lance, les flèches, le carquois, constituent les armes offensives; le bouclier et la cuirasse égyptienne, les armes défensives. Les premières sont représentées sur les bas-reliefs; les secondes, portées seulement à la guerre, n'étaient pas d'habitude gravées sur les tableaux: trois soldats néanmoins ont leur bouclier; il est de forme ovale et comporte deux échancrures placées aux extrémités du petit diamètre de l'ellipse.

Je dois ranger dans la statuaire les taureaux ailés (T. II, Pl. XII); ils tiennent, par le style et l'étude consciencieuse des muscles, à la sculpture artistique. Ces animaux¹ devaient exister en grand nombre sur la terrasse du Takhtè-Djemchid; le temps, aidé des musulmans iconoclastes, a détruit les moins grands d'entre eux: on ne voit plus au-dessus du sol que les sabots et les jambes des bêtes fabuleuses. Quatre cependant, grâce à leurs dimensions, ont résisté à toutes les atteintes.

Ces gigantesques animaux, taillés dans une maçonnerie formée de blocs de marbre assemblés sans mortier, décorent les entrées du portique *Viçadayu* de Xerxès, placé au sommet du grand escalier du Takhte. Ils reproduisent le modèle si connu des taureaux ninivites, mais sont deux fois plus hauts que les monstres monolithiques sculptés par les Assyriens. Ce n'est pas seulement leur taille qui les distingue du modèle, ce sont surtout des qualités techniques. Les artistes perses l'emportent franchement en ce cas sur les sculpteurs de Saryoukin ou Sennacherib. Le modèle est gras, les jambes bien étudiées; les ailes, relevées non sans grâce, décrivent une courbe élégante qui contraste avec la raideur de celles des monstres assyriens. Enfin, et en cela les Perses se sont montrés très supérieurs à leur devanciers, ils n'ont donné que quatre jambes à leurs taureaux. Ils ont considéré avec raison que la bête était empâtée dans la maçonnerie et ne pouvait à la fois montrer la même jambe en ronde bosse et en bas-relief: c'est pourtant la solution bizarre à laquelle s'étaient arrêtés les Ninivites.

Si l'on considère avec attention, soit les taureaux du Louvre, soit les lions du

fer semblables, par leur aspect, à des écailles; autour des jambes, des hauts-de-chausses; enfin, au lieu de boucliers, des écus d'osier sous lesquels étaient suspendus leurs carquois. Ils avaient de courts javelots, de grands arcs, des flèches de roseau, des glaives attachés à la ceinture, s'appuyant sur la cuisse.....» Puis § 62: « Les Mèdes avaient le même équipement, car c'est là l'équipement des Mèdes, et non celui des Perses. »

1. Les taureaux ailés à tête humaine, qui devinrent une des sculptures les plus caractérisées de l'Assyrie, seraient, d'après M. Maspero (*Histoire ancienne de l'Orient*, p. 165), la représentation du taureau capturé par Isdubar et son serviteur Eabani.

M. Ménant fait remarquer que le taureau androcéphale grec tué par Eabani n'a point d'ailes. Cet appendice était réservé aux génies (*Glyptique orientale*, p. 96).

British Museum, on reconnaît avec quelque surprise que le même animal, campé sur les deux pattes de devant, quand on le regarde de face, semble marcher si on le voit de profil (Fig. 116). Cette double attitude s'explique aisément; l'artiste, préoc-

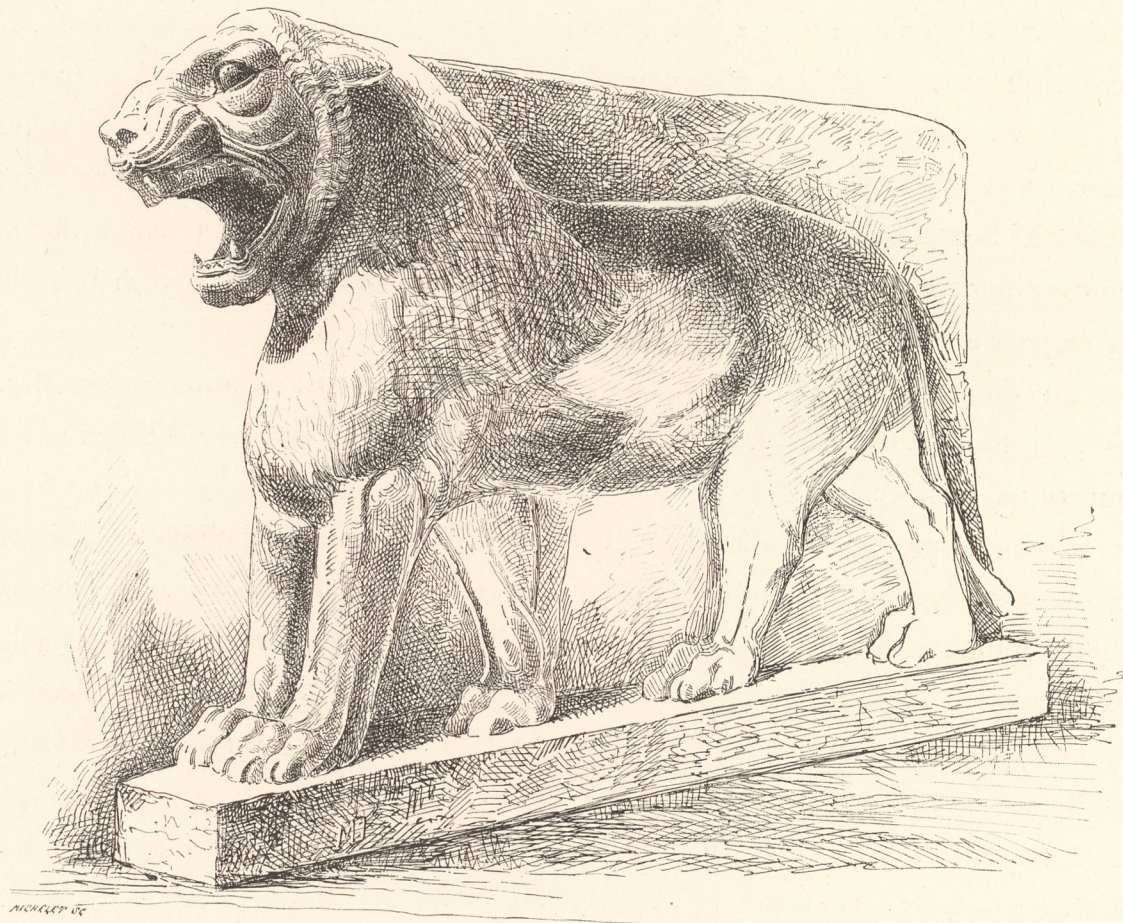


Fig. 116. — Lion à cinq pattes (Ninive).

(British Museum.)

cupé de montrer, quelle que fût la position du spectateur, toutes les pattes de sa bête, a répété deux fois une des pattes de devant, et par conséquent lui en donne cinq. Un artifice aussi singulier ne se remarque pas au premier abord, mais ne semble pas néanmoins devoir mériter à son inventeur les éloges dont on l'a parfois gratifié. Éloges d'autant moins justifiés que les Assyriens n'ont peut-être pas commis cette faute de propos délibéré, et qu'ils ont simplement superposé deux bas-reliefs sans se rendre compte de leur erreur¹.

1. Cette interprétation des cinq jambes des monstres assyriens est due à M. Perrot (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Assyrie*, p. 543).

Les monstres assyriens se faisaient parfois vis-à-vis. Les taureaux persépolitains sont placés au contraire sur des lignes parallèles et regardent tous deux le spectateur. Il résulte de cette disposition que toutes les faces des pilastres contre lesquelles s'appuient les bêtes sont à découvert. Le parement extérieur était, j'imagine, habillé en brique. Le fait, quoiqu'il paraisse anomal, n'en est pas moins exact : le parement intérieur, la petite face et le retour d'angle du massif de pierre sont polis, les arêtes supérieures des piliers sont encore très finement taillées, tandis que les pierres sont à peine ébauchées à l'extérieur. Je pense que les architectes, en revêtant de brique le massif des taureaux, avaient eu pour but de donner à tous les monuments une grande uniformité d'aspect et de rompre par des mosaïques la monotonie qu'eût produite une surface de pierre unie.

Les taureaux androcéphales, malgré les différences que je viens de signaler, sont, de toutes les sculptures de Persépolis, celles qui se rapprochent le plus des œuvres assyriennes.

Non seulement ils ont l'attitude et les poils frisés des taureaux ninivites, mais ils en ont conservé la tiare. Cette coiffure, avec sa couronne d'anthémions et son entourage de plumes, est, à part les cornes symboliques, la copie exacte de la couronne des vieux rois chaldéens, tels que Merodach Wachin-Aki (T. I, Pl. IX) ; elle paraît être aussi le modèle de la toque de feutre portée par les khchâyathiyas perses. Cette similitude entre le modèle et la copie s'explique sans peine.

Le taureau androcéphale était le gardien attitré, le génie tutélaire de tous les palais de l'Orient ; on le retrouve à Babylone, à Ninive et à Suse¹. Les Perses étaient donc forcés d'accepter le type hiératique du taureau ailé et ne pouvaient lui faire subir des modifications sérieuses, à moins de le rendre méconnaissable à ses nombreux adorateurs.

Ce rôle de gardien céleste me paraît déterminé d'abord par la place que le monstre perse occupe dans les ruines du Takhtè-Djemchid et de l'apadâna aux cent colonnes, et surtout par l'époque où il apparaît en Perse. Darius, en sa qualité de défenseur déclaré des croyances de la Perse, n'eût jamais introduit ce génie étranger dans sa demeure ; de pareils scrupules ne hantèrent pas l'esprit de son fils : tandis

1. C'est Assour Ban Habal qui parle : « J'ai brisé les lions ailés et les taureaux qui veillaient à la garde des temples. J'ai renversé ces taureaux ailés fixés aux portes des palais du pays d'Élam et qui jusques alors n'avaient pas été touchés. Je les ai jetés bas » (Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 306).

qu'Aouramazda perdait en autorité, le polythéisme étranger faisait son apparition dans le Panthéon aryen. On doit, en cette circonstance, féliciter Xerxès de s'être laissé guider par son instinct d'artiste et d'avoir transporté à Persépolis le modèle le plus décoratif des divinités assyriennes.

Je ne saurais terminer cette étude sur la sculpture persépolitaine sans parler des monnaies achéménides.

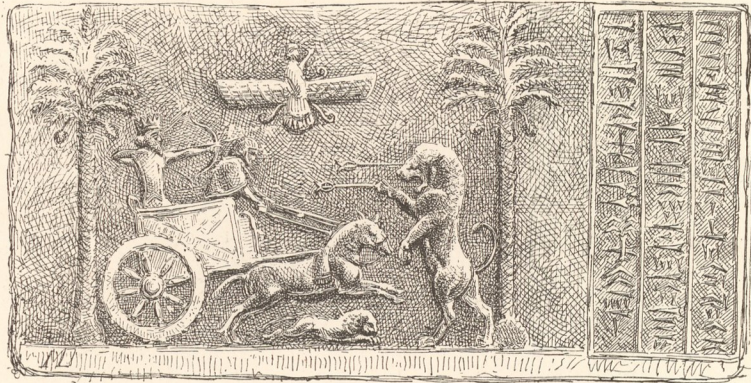


Fig. 117. — Cylindre achéménide
(British Museum).

Les intailles, exécutées en général sur des cylindres, ont avec les pierres gravées de la Babylonie les analogies les plus frappantes.

La Chaldée avait excellé dans l'art de tailler en creux les matières les plus dures, et la Perse avait profité, comme tous les peuples anciens, de cet enseignement. On devait donc retrouver sur les cylindres perses tous les caractères qui distinguaient les modèles babyloniens (Fig. 117).

Les intailles n'eussent pas suffi à assigner une place spéciale, dans l'histoire de l'art, à la gravure perse, si les Iraniens n'avaient songé à utiliser des coins pour frapper, à partir de Darius, les monnaies à l'effigie du roi. Les Perses n'inventèrent pas l'étalon monétaire, cet honneur reviendrait aux Lydiens¹; mais ils donnèrent une nouvelle preuve de l'esprit pratique et synthétique qui a toujours été un des caractères les plus saillants des Iraniens, en mettant à profit l'idée lycienne et

1. « Les plus anciennes monnaies dont on ait fait usage furent fabriquées par les Lydiens » (Hérodote, I, 94).

D'un autre côté, le lexicographe Pollux attribue à Phidion, roi d'Argos, l'honneur d'avoir le premier fabriqué des pièces de monnaie qui étaient en forme de tortue.

M. Lenormant (*Monnaies et Médailles*, p. 18 et 20) n'a pas de peine à démontrer, soit en se référant aux textes, soit en étudiant les *obeliscoi* d'électrum et les tortues d'argent, que les statères de Lydie

l'habileté de main qu'ils tenaient des Babyloniens pour créer la pièce de monnaie à l'effigie royale telle que nous la concevons de nos jours ¹.

Les sujets représentés sur les dariques sont peu variés.

J'ai déjà cité deux d'entre elles en parlant de la tombe provisoire de Nakchêroustem (T. I, p. 19, Fig. 22 à 25). Ce sont des pièces d'une époque de décadence. Les pièces les plus anciennes sont frappées sur un seul côté et reproduisent l'image du roi en tenue de guerre (Fig. 120). Sur d'autres, le souverain combat debout sur son char de bataille; quelques-unes représentent sur la face la tête du monarque coiffé de la mitre en feutre; sur le revers, un navire armé de ses rames (Fig. 121); il en est enfin sur lesquelles on a reproduit la chouette athénienne formant un trophée avec les emblèmes d'Osiris (Fig. 122 et 123).

sont plus anciens que les monnaies d'Égine. Aucun fait, en réalité, n'est venu démentir l'affirmation d'Hérodote.

Au nombre des monnaies conservées au British Museum se trouvent quelques-uns de ces statères lydiens (Fig. 118, 119). Ils sont de forme allongée, d'où leur nom d'*obeliscoi*; le revers est à peu près plat;

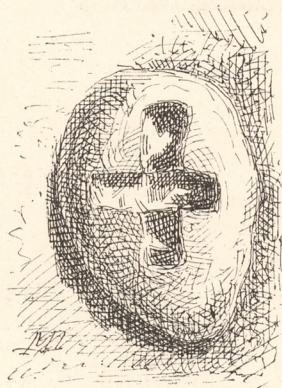


Fig. 118.

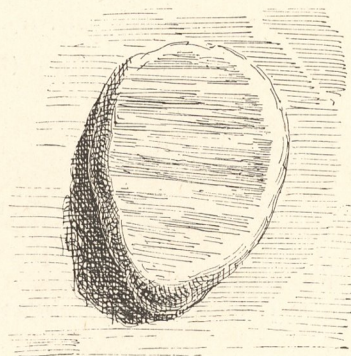


Fig. 119.

Monnaies lydiennes archaïques (Double de l'original). British Museum.

sur la face se voient les empreintes de trois poinçons, empreintes informes dans lesquelles M. Lenormant voit l'image du Renard, le grand dieu de Lydie. Ces pièces sont en électrum (alliage d'or et d'argent) et remontent sans doute aux premières années du VII^e siècle.

1. « Or, cet Aryande était gouverneur de l'Égypte, Cambyse l'avait institué et plus tard Darius le fit mourir parce qu'il tenta de rivaliser avec lui. En effet, il apprit et vit que le roi désirait laisser de lui-même un monument tel que nul de ses prédécesseurs n'eût rien laissé de semblable et l'imita jusqu'à ce qu'il reçût son salaire. Voici comment : Darius ayant frappé de la monnaie avec l'or le plus pur qu'il put trouver, Aryande fit la même chose avec de l'argent, et aujourd'hui encore l'argent aryandique est du meilleur aloi. Mais Darius fut informé de ce qu'il faisait, et il l'accusa d'une prétendue rébellion en conséquence de laquelle on le mit à mort » (Hérodote, V, 166).

Il semble résulter du passage précité que Darius fit, le premier de tous les princes, frapper des monnaies à l'effigie royale. En sa qualité de souverain de la Perse, de l'Égypte et de l'Asie, il devait se considérer comme le *successeur* régulier des anciens rois de ces régions; ses *prédécesseurs* comprenaient donc tous les monarques de l'Asie, de l'Iran et de l'Égypte. Il est de fait que les monnaies plus anciennes que les dariques, telles que les pièces lydiennes ou éginétiques, sont des plus grossières.

Au point de vue artistique, les monnaies et les intailles sont inférieures aux bas-reliefs; la pose du personnage est naturelle, le dessin et le modelé sont incertains, les draperies bien traitées; quant à la frappe, elle est quelquefois nette et très bien réussie.

Les vieilles monnaies de la Perse ne portent pas d'inscription, aussi les a-t-on attribuées à tour de rôle à différents pays. Je crois pouvoir affirmer que toutes celles dont je donne la reproduction ont été frappées en Perse. Les caractères des sculptures persépolitaines, le costume très particulier des rois achéménides, le style et les ornements sont trop nets pour être contestables.

Si l'on en juge d'après les trop rares monuments qui nous sont parvenus, la sculpture perse a grande allure et s'harmonise merveilleusement, malgré ses défauts, avec l'architecture des édifices. Le dessin est correct, le modelé est large et ne trahit aucune des exagérations qui déparent les œuvres ninivites; l'exécution technique est parfaite, bien que les Perses, à l'exemple des Égyptiens, n'aient pas craint de s'attaquer aux pierres dures que ne surent jamais tailler en ronde bosse les Chaldéens ou les Ninivites.

Mais les sculpteurs perses ne se distinguèrent pas seulement par une grande habileté de main. Les Sumériens les premiers avaient tenté de représenter en relief les draperies; ces essais timides, abandonnés par leurs successeurs, furent repris par les Iraniens, qui donnèrent une traduction intelligente des plis

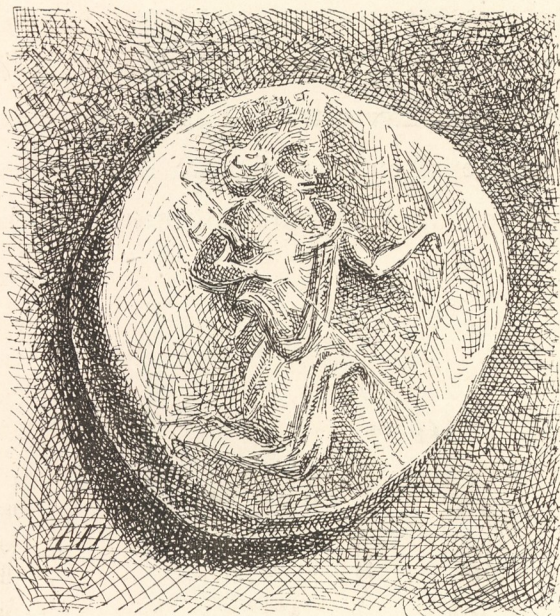


Fig. 120. — Darique (or)
(Quadruple de l'original).

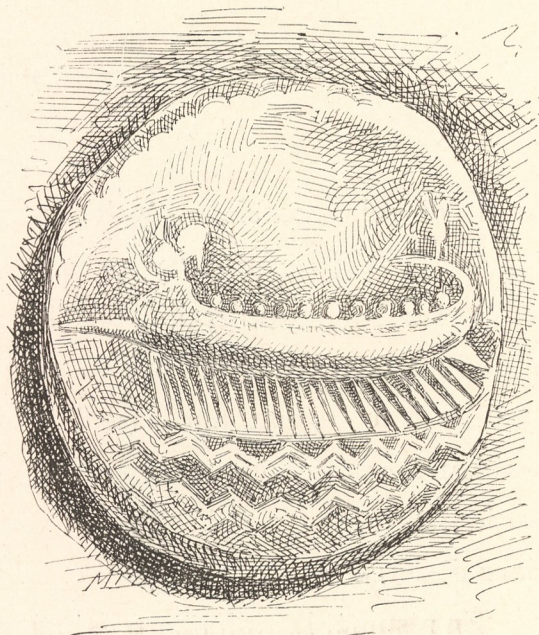


Fig. 121. — Monnaie perse (argent)
(Triple de l'original).

représentés conventionnellement avant eux par des traits gravés ou peints. Nous ne connaissons pas encore avec une assez grande précision la date des sculptures archaïques de la Grèce, pour décider si c'est aux Perses ou aux Hellènes qu'il faut faire remonter cette heureuse innovation; mais s'ils ne furent pas les inventeurs de la représentation figurée des plis, les Iraniens ne tardèrent pas en tout cas à suivre leurs initiateurs dans cette nouvelle voie.

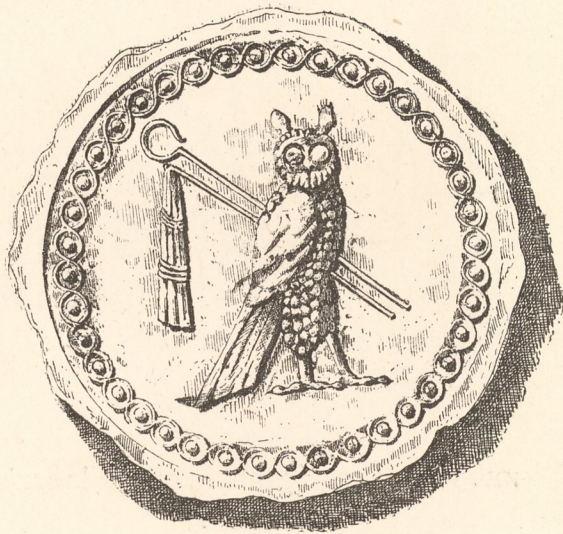


Fig. 122.



Fig. 123.

Monnaie perse (argent). (Quadruple de l'original.)

(Cabinet des Médailles.)

Les Iraniens paraissent également avoir pressenti les premiers le véritable style de la sculpture en bas-relief. Renonçant aux paysages et aux déplorables effets perspectifs qui déparaient les plus belles œuvres des Égyptiens et des Ninivites, ils s'efforcèrent de grouper sur un même plan, à l'exemple des grands artistes de Chaldée, tous les personnages de leurs tableaux, sans renoncer pourtant à la superposition des personnages. Combien il est regrettable que la nature des sujets traités par les artistes royaux ait été si peu variée et qu'il leur ait été offert si peu d'occasions d'exercer leurs rares qualités!

En résumé, la sculpture persépolitaine procédait par le choix des sujets et par l'exécution de quelques détails tels que les chevelures et les parties pileuses des hommes et des animaux, des écoles ninivites, dont l'influence était restée prépondérante dans cette branche de l'art. Elle devait, je présume, son caractère solennel à l'Égypte, que ne purent impunément visiter les successeurs de Cyrus.

Quant aux qualités nouvelles que révèlent les bas-reliefs iraniens, elles sont personnelles aux sculpteurs perses ou indiquent un retour vers les grandes traditions des écoles de gravure de la Mésopotamie ¹.

1. Je fais allusion aux grandes écoles chaldéennes qui produisirent des artistes capables de graver les beaux cylindres dont je donne une reproduction.

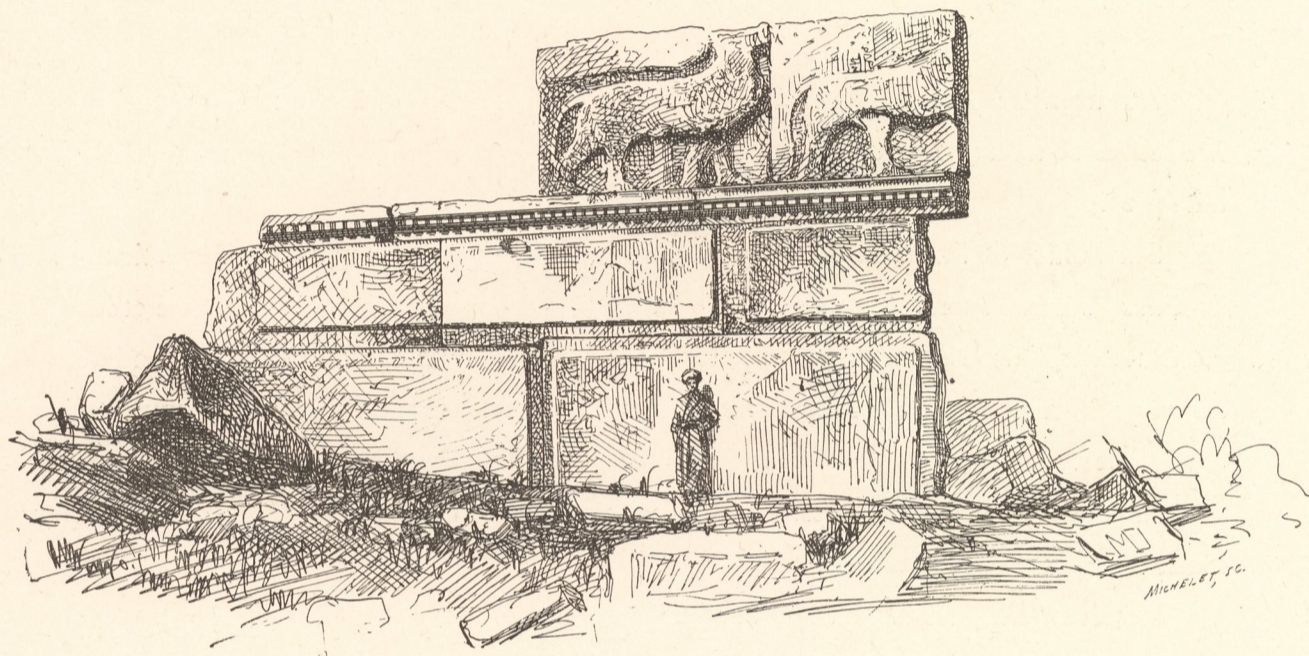


Fig. 124. — Ruines du palais d'Arak-el-Emir (V. p. 103, note 1).